

1995 : OMA Born Again

Architecte DE, historien, suburbain

*Ce mémoire a été soutenu en 2018 dans le séminaire «Histoires et Critiques de l'Architecture» de Pierre Chabard, Sophie Descat et Laure Jacquin à l'ENSAPLV.
Ce travail se prolongera à la rentrée 2020 sous la forme d'une thèse à la Harvard GSAS.*

174 p.14

RECHERCHE

Mars 2020

29 novembre 1995. Locaux de l'Architectural Association. Londres. Rem Koolhaas dans sa chemise blanche typique des années 80-90 remet maladroitement en place son micro. Sa calvitie s'affirme. La lumière s'éteint, ne laissant plus que la blafarde lueur du rétroprojecteur éclairer la pièce. On distingue à peine l'étrange silhouette de Koolhaas. Sur le mur: *S.M.L.XL*. Une photographie typiquement OMA. 1376 pages. 2,7 kg. Tout le monde dans la salle voit ce livre comme l'apothéose de la carrière de OMA. Il clôt une période de grands projets majoritairement infructueux, mais héroïques pour l'agence: le ZKM, la TGB, les deux bibliothèques de Jussieu, Zeebrugge, Euralille, etc. Nouvelle image sur le mur: la courbe des revenus de OMA. Une courbe croissante, puis une chute vertigineuse.

Rem Koolhaas parle: «*Je peux dire que notre agence a presque disparu cet été.*» Cet aveu, d'une brutale honnêteté, fut le point de départ de mon mémoire de master intitulé *1995 : OMA Born Again. Institutionnalisation d'une néo-avant-garde*. J'analyse dans cette recherche historique l'évolution de l'agence néerlandaise OMA lors de la période 1990-2002. Avec au cœur de cette décennie: l'année 1995, cette faillite imminente, le rachat par un bureau d'ingénierie et l'obtention de la commande miraculeuse du Universal Headquarters.

L'ambition de ma recherche est double. Dans un premier temps, c'est éclairer au travers de l'agence OMA la transformation des agences artisanales de néo-avant-garde en firme internationale lors de la décennie 1990. D'une certaine manière, c'est regarder dans les rouages des avant-gardes architecturales au moment où elles renouaient leurs vœux avec le capital. La trajectoire de OMA est dans ce processus exemplaire, car c'est toute l'évolution de l'élite architecturale mondialisée que l'on peut y lire. Ma seconde ambition excède mon sujet et est historiographique. Comment écrire l'histoire de l'architecture au-delà d'une histoire des formes? Comment refonder le genre archaïque et suranné de la monographie d'architecte, aujourd'hui encore engoncé entre approche biographique et formelle?

Comment écrire l'histoire globale d'une agence? Je suis convaincu que l'architecture ne doit pas être pensée comme une discipline autonome, mais à travers le prisme d'autres champs intellectuels. Ainsi, ma recherche sur OMA aborde l'architecture à l'intersection de plusieurs méthodes et disciplines: la micro-histoire, la sociologie pragmatique de l'art, du travail, et des professions, les sciences du management, et l'ethnographie. Je qualifie cet ensemble méthodologique d'ethno-histoire de la production architecturale.

Avec ma démarche, l'importance d'un projet n'est pas seulement évaluée pour ses qualités esthétiques, mais pour son importance réelle et concrète dans la vie de l'agence. Les hiérarchies établies s'en trouvent bouleversées. Des projets oubliés, et esthétiquement mineurs, mais cruciaux pour une agence, rejoignent le centre du jeu. Cette archéologie de la production architecturale n'est pas une finalité, mais un moyen d'écrire une autre histoire de l'architecture, hors des sentiers battus, et d'ouvrir de nouvelles interprétations des formes architecturales.

Je m'intéresse ainsi à des données plus factuelles et invisibles des projets, à leurs histoires perdues, qui pourtant contiennent les clés de compréhension de la production architecturale de toute agence. Ainsi, ma démarche se caractérise par un décentrement. Là où l'histoire de l'architecture a longtemps conçu l'acte de création dans la continuité du génie artistique, je souhaite regarder le processus sans mythologisation, dans toute sa banalité. La sociographie des collaborateurs me semble un point d'entrée fondamental afin de proposer une relecture innovante de l'évolution d'une agence et de ses idées architecturales. Que sortirait-on d'une cartographie des projets et des collaborateurs d'une agence? Peut-être affleuraient-ils de nouvelles chronologies et des superpositions surprenantes entre la présence de certains collaborateurs et des périodes esthétiques de l'agence? Peut-être que des projets négligés émergeraient dans toute leur cruciale importance? Cette étude socio-historique holistique est complétée par son envers: une approche micro-historique de l'individu Koolhaas. L'enjeu est, par un outillage

methodologique nouveau et schizophrénique, de renouveler le regard sur des objets qui nous semblent aujourd'hui épuisés. L'historien italien Carlo Ginzburg, en introduction de ses ouvrages, déclarait: «*D'où pour qui ne veut pas se résigner à écrire pour la énième fois l'histoire du point de vue des vainqueurs- l'importance des anomalies, des fissures qui s'ouvrent parfois dans la documentation et viennent en fêler la cohésion.*» ⁽¹⁾

Aujourd'hui, ce travail s'étend et me sert de matrice à la construction de mon projet de recherche doctorale. J'y traque inlassablement les fissures de l'histoire koolhaasienne. Dans le récit à priori si connu de OMA, deux fissures laissent entrevoir la possibilité d'une nouvelle histoire de OMA. La première est celle, évoquée, de la faillite de 1995. La seconde est celle du refoulé zenghelien de la décennie 80. En 1987, le partenariat entre Koolhaas et Zenghelis est dissous. Il fait suite à une décennie de projets globalement mineurs pour l'agence. Depuis, une épuration de l'histoire de OMA a été effectuée par l'agence elle-même. Les projets dont Zenghelis était seul en charge ne sont ni présentés sur le site internet de l'agence, ni dans aucune monographie produite par OMA depuis 1987. De la même manière, les deux publications d'*El Croquis* ne présentent aucun projet antérieur à cette date. La décennie 80, à l'exception de quelques rares projets, est volontairement effacée de l'histoire de OMA. Aujourd'hui, je m'interroge donc: que s'est-il passé qui méritait tant d'être oublié? ●

(1) Carlo Ginzburg, *Le sabbat des sorcières*, Paris, Gallimard, 1992. Pp.20